

## NOUVELLES ÉLUCUBRATIONS SUR L'APPORT ET LE SUPPORT

JEAN-PATRICK GUILLAUME

Université de Paris III

La contribution de G. Bohas et S. Diab-Duranton m'a suggéré à mon tour quelques remarques, dont je voudrais faire part ici. En ce qui concerne le point essentiel de leur démonstration — que, dans le chapitre 3 du *Kitāb*, Sībawayhi n'applique les termes *musnad* et *musnad 'ilay-hi* que, respectivement, au thème et au prédicat de la phrase nominale, se bornant, en ce qui concerne la phrase verbale, à souligner qu'elle présente une structure similaire — je ne puis que me déclarer entièrement d'accord : cette interprétation est la seule qui repose sur les données du texte, et elle fait parfaitement sens en elle-même, ce qui dispense d'y réintroduire quoi que ce soit. Sur le deuxième point, accessoire, du caractère « technique » des deux termes en question chez Sībawayhi, je serais, ici encore, tenté d'y souscrire, au moins dans la mesure où affirmer le contraire reviendrait à dire qu'il faut les entendre dans leur sens propre, concret et matériel, ce qui serait quand même assez absurde. Cela étant, il faut quand même noter : 1) qu'il n'est guère facile de distinguer de manière univoque ce qui, dans le *Kitāb*, appartient au lexique technique de ce qui n'y appartient pas ; et 2) que les termes en question, après cette présentation générale, ne sont pratiquement plus employés par Sībawayhi, qui s'y réfère seulement deux fois dans tout le *Kitāb* (I, p. 218 et II, p. 61 de l'éd. Derenbourg).

Cette seconde observation (qui n'est d'ailleurs pas neuve, non plus que la première) pourrait conduire à s'interroger sur le statut de *musnad* et *musnad 'ilay-hi*, non pas sous l'angle de leur inclusion ou de leur non-inclusion dans le lexique technique de Sībawayhi en général, mais plutôt sous celui de leur présence à ce point particulier, stratégique, du *Kitāb* qu'est le troisième chapitre de la *Risāla*. Dès lors, en effet, que les deux termes en question ne semblent présenter qu'une utilité marginale au niveau technique de l'analyse grammaticale telle que la pratique Sībawayhi<sup>1</sup>, il y a lieu de se demander à quelle stratégie répond leur usage dans ce contexte précis ; et pour cela, il est indispensable de se faire une idée plus précise du statut de ces deux termes, ou plus précisément de la métaphore qui leur est sous-jacente, dans le contexte des réflexions sur le langage menées à cette époque et dans cette partie du monde. Les données ne sont certes pas bien nombreuses, mais elles existent et nous permettent au moins d'ouvrir quelques pistes.

La première est celle d'al-Ḥalīl, sur lequel il y a, à ma connaissance, deux témoignages<sup>2</sup>. Le premier est celui du *Lisān al-'Arab* ; on peut assurément lui reprocher d'être tardif, mais le fait qu'il attribue au maître de Sībawayhi un usage qui s'écarte de la terminologie canonique conduit à lui accorder quelque authenticité. Voici le passage en question : *qāla l-Ḥalīl al-kalāmu sanadun wa-musnadun fa-l-sanadu ka-qawli-ka 'Abdu-llāhi raḡulun ṣāliḡun fa-'Abdu-llāhi sanadun wa-raḡulun ṣāliḡun musnadun 'ilay-hi*. Deux constatations semblent à première vue s'imposer. La première est que, tout comme Sībawayhi, al-Ḥalīl ne semble parler de « support » et d'« apport » qu'en relation avec la phrase nominale, la phrase verbale étant totalement hors champ ; la seconde est que, contrairement à son disciple, il emploie *sanad* pour désigner le premier terme (le *musnad* de Sībawayhi), et semble hésiter, pour le second, entre *musnad* et *musnad 'ilay-hi*. Cette hésitation, relevée par Levin<sup>3</sup>, s'explique en réalité assez aisément dès lors que l'on s'arrête à la métaphore qui

sous-tend cette analyse : construire un énoncé consiste à poser quelque chose contre autre chose, en sorte que le premier élément soutient l'assemblage et que le second est posé contre le premier. Dès lors, il est tout à fait possible de désigner ce second élément par le terme *musnad* (« ce qui est appuyé, soutenu »), sans être obligé de préciser qu'il est posé contre le premier ; en d'autres termes, dans un tel contexte, *musnad* (« appuyé ») et *musnad 'ilay-hi* (« appuyé contre lui », i.e. le support) peuvent parfaitement être employés l'un pour l'autre.

Le second témoignage relatif à al-Ḥalīl apparaît dans le *Kitāb* lui-même (II, 61) : Sībawayhi rapporte avoir interrogé celui-ci sur le statut de certains syntagmes comme *ḍāribun raḡulan* ('qui-frappe-un-homme'), *ma'hūḍun bi-ka* ('fasciné-par-toi') ou *ḥayrun min-ka* ('meilleur-que-toi') lorsqu'ils sont employés comme noms propres féminins ; plus exactement, la question est de savoir si leur premier élément doit ou non être considéré comme diptote. La réponse d'al-Ḥalīl est qu'il doit garder le *tanwīn*, dans la mesure où il ne constitue pas à lui seul tout le nom propre, puisque dans cet emploi *ḍāribun raḡulan* ou *ma'hūḍun bi-ka*, lorsqu'ils sont utilisés comme thème d'un énoncé, ont exactement le même statut que *Zayd*, en cela qu'ils ont besoin d'un propos pour que l'énoncé soit complet ; il ajoute que *min-ka* (dans *ḥayrun min-ka*, toujours employé comme nom propre) a le statut d'une partie du nom, « en cela qu'il n'est pas appuyé à un support » (*lam yusnad 'ilā musnad*) et sert seulement à compléter le nom propre (*ṣāra kamāla l-ismi*), tout comme le second terme de l'annexion complète et termine le premier (*kamā 'anna l-muḍāfa 'ilay-hi muntahā l-ismi wa-kamālu-hu*). Le texte, à dire vrai, n'est pas des plus limpides et pose divers problèmes d'interprétation. Du point de vue qui nous intéresse, on peut néanmoins relever deux choses : d'une part, qu'ici encore l'expression *lam yusnad 'ilā musnad* apparaît dans un contexte où il est question de prédication thématique (et non verbale), et d'autre part qu'al-Ḥalīl utilise le terme *musnad* (et non *sanad*) pour désigner le « support ».

On peut, bien entendu, faire valoir que cette inconséquence apparente peut s'expliquer par les aléas de la transmission : Sībawayhi a fort bien pu reformuler les propos d'al-Ḥalīl dans sa propre terminologie ; on peut tout aussi bien soutenir, à l'inverse, que le témoignage du *Lisān* permet simplement d'établir qu'al-Ḥalīl a employé au moins une fois *sanad* pour désigner le support, mais que rien ne prouve qu'il l'ait fait de manière totalement cohérente et systématique. Mais tout cela ne mène pas bien loin et, à vrai dire, n'a pas grand intérêt : pour peu que l'on aborde la question, non sous l'angle de la terminologie conçue comme une nomenclature rigide et univoque, mais sous celui des métaphores qui sous-tendent le métalangage des grammairiens arabes, il devient possible de tirer, de tout cela, des conclusions plus solides et, me semble-t-il, plus essentielles.

Il apparaît clair, en effet, que ce qui est commun aux deux grammairiens, c'est la conception de la prédication thématique (et elle seule) comme un assemblage, une construction mettant en jeu deux éléments, l'un, le « support », étant perçu comme plus stable, plus fixe que l'autre, l'« apport », et premier par rapport à lui : il faut que le support soit en quelque sorte déjà là pour faire tenir l'apport. Cette métaphore est exprimée lexicalement, dans les textes dont nous avons parlé, par un ensemble de termes dérivés de *sanad* ; mais on a déjà relevé que, dans d'autres passages plus nombreux, Sībawayhi analyse la prédication thématique en termes de *al-ism al-'awwal* (ou *al-ism al-mubtada'*) vs *al-mabnī 'alay-hi*, ce qui dit fondamentalement la même chose avec des mots différents. Toutefois, si la métaphore apparaît identique en son principe, il semble que, lorsque al-Ḥalīl et Sībawayhi emploient *sanad*, *musnad* ou *musnad 'alay-hi*, c'est toujours dans des contextes où ils insistent sur le caractère inséparable, solidaire, des deux constituants, et pour opposer l'assemblage qu'ils forment à tel ou tel élément qui n'en fait pas partie<sup>4</sup>. C'est en tout cas parfaitement clair dans les deux passages où il est question de *musnad*, celui que je viens de mentionner (dans

*ḥayrun min-ka* employé comme nom propre<sup>5</sup>, *min-ka* n'est précisément pas « appuyé à un support », et celui de I, 218 où, à propos de phrases du type *ḥādā 'Abdu-llāhi munṭaliqan*, l'emploi que fait Sībawayhi de *musnad* et *musnad 'ilay-hi* met en évidence le fait que *munṭaliq* ne fait pas partie de l'assemblage prédicatif. Inversement, lorsqu'il s'agit de distinguer les deux constituants, de les envisager séparément l'un de l'autre, les deux grammairiens usent d'expressions différentes, qui relèvent elles aussi de la même métaphore de l'assemblage ou de la construction.

Dès lors, il n'y a guère de sens à s'étonner de ce qu'al-Ḥalīl désigne le thème tantôt par *musnad* tantôt par *sanad*, et qu'il oppose ce dernier terme tantôt à *musnad* et tantôt à *musnad 'ilay-hi*, dans la mesure où il s'agit simplement d'exprimer, globalement, la relation thème-propos, pas plus qu'il n'y a de sens — comme l'ont fort justement souligné G. Bohas et S. Diab-Duranton — à s'interroger sur la question de savoir ce qui, du verbe et du sujet de la phrase verbale, est *musnad* et ce qui est *musnad 'ilay-hi* alors que, pour Sībawayhi, la question n'a tout simplement pas de sens.

Voici ce qu'il est possible de tirer, à mon sens, de la piste ḥalīlienne. La seconde, quant à elle, nous fera remonter un peu plus haut dans le temps, et nous entraînera sur un terrain encore plus miné, puisqu'il s'agit du *Kitāb al-manṭiq* d'Ibn al-Muqaffa'. Le terme *musnad* y apparaît au moins une fois, dans le commentaire du chapitre 3 du *Peri Hermeneias*, à propos du verbe (*ḥarf* dans la terminologie d'Ibn al-Muqaffa') : *wa-lā yakūnu 'illā maḥmūlan 'alā ḡayri-hi musnadan 'ilay-hi* (p. 28), « il ne peut être que rapporté à autre chose [i.e. au sujet] et appuyé à celle-ci » ; or, ce passage correspond manifestement à celui où Aristote énonce que « le verbe indique toujours quelque chose d'affirmé de quelque autre chose<sup>6</sup> » (16b) ; le même terme réapparaît seul quelques lignes plus bas, dans un contexte analogue : *lā yakūnu l-ḥarf 'illā musna-*

*dan 'ilā l-ism*, correspondant dans le texte d'Aristote à « il est toujours le signe de ce qu'on dit d'autre chose » (*ibid.*).

Donc, *musnad* apparaît ici comme une sorte d'équivalent, de glose ou de reformulation de *maḥmūl*, qui est le terme technique généralement employé par Ibn al-Muqaffa' pour rendre le grec *katégoroumenon* (« prédicat », litt. « ce qui est affirmé »), et qui s'est imposé dans cet usage par la suite. Cet usage, on le sait, fait problème, dans la mesure où *maḥmūl* ne peut être considéré comme une traduction littérale de *katégoroumenon* : on attendrait normalement quelque chose comme *maqūl*<sup>7</sup>. Sans prétendre apporter une solution à cette question, qui est du ressort des historiens de la philosophie, je ne puis m'empêcher de faire quelques observations.

En premier lieu, *maḥmūl* et *musnad* relèvent manifestement l'un et l'autre de la même métaphore, celle, évoquée plus haut, de l'énoncé comme assemblage de deux éléments, l'un portant l'autre. Cette métaphore est sans doute absente du terme grec en lui-même, mais elle apparaît, en revanche, dans celui avec lequel il fait couple, *hupokeimenon* (« sujet », litt. « ce qui est posé par-dessous »). Tout se passe donc comme si, quelque part au cours de la transmission, la terminologie s'était en quelque sorte harmonisée sur la base de la métaphore suggérée par le premier terme du couple.

Ensuite, cette métaphore étant donnée, il paraît assez clairement que le couple *sanad/musnad* ou *musnad/musnad 'ilay-hi* en fournit une expression lexicale tout à la fois plus claire et plus conforme au génie de la langue arabe que *mawḍu'/maḥmūl* : comme l'avait déjà noté Zimmermann (1972), « the pair *mawḍu'/maḥmūl*, apart from striking an Arab as odd, must have been unsatisfactory to [Ibn al-Muqaffa's] sense of terminological symmetry » (n. 48). On ne peut, évidemment en conclure que l'introduction de *musnad* soit due à une initiative personnelle d'Ibn al-Muqaffa', ni même, comme semble le faire Zimmermann<sup>8</sup>, qu'il s'agisse d'un emprunt à la terminologie grammaticale : la chose

n'est *a priori* pas impossible, certes, mais elle n'a rien d'évident non plus, en l'absence de données textuelles fiables. Tout ce que l'on peut dire, c'est que *musnad*, et plus généralement la métaphore de l'énoncé comme assemblage, semblent faire partie, dès le milieu du VIII<sup>e</sup> s., d'un fonds commun de représentations relatives au langage, dans lequel puisent aussi bien des grammairiens que des logiciens, même s'ils le font d'une manière apparemment ponctuelle et sporadique.

Enfin, et c'est peut-être le plus important, cette métaphore, quelles que soient les ressources lexicales par lesquelles elle s'exprime, a en elle-même des implications importantes. Définir ou caractériser le verbe par ce avec quoi (ou plus exactement *sur* quoi) il se construit, et non plus seulement par ce dont il est le signe, comme le faisait le *Peri Hermeneias*, c'est l'installer dans une perspective qui n'est plus simplement sémantique mais, au moins virtuellement, syntaxique. Sans doute, cette virtualité pourra être exploitée à des degrés divers par des disciplines différentes, et selon la plus ou moins grande transparence de la métaphore : alors que *mawḍu'* et *maḥmūl*, où elle est peu apparente, peuvent être employés de façon purement conventionnelle (et c'est ce que feront les logiciens), *musnad* et *musnad 'ilay-hi*, en revanche, apparaissent plus nettement motivés, et c'est peut-être l'une des raisons qui les fera préférer par les grammairiens.

Mais, en introduisant une dimension syntaxique dans l'analyse des propositions, la métaphore de l'assemblage y fait du même coup apparaître quelque chose dont la logique (celle en tout cas que l'on conçoit à cette époque et dans cette partie du monde) n'est supposée rien savoir : la diversité des langues. En effet, s'il est très facile de se représenter le verbe comme « supporté par » le sujet dans une langue où celui-ci précède normalement celui-là, dans le cas de l'arabe, en revanche, où l'ordre inverse prévaut, cela devient beaucoup plus malaisé. Ibn al-Muqaffa' pouvait assurément négliger une telle difficulté, ou, plus vrai-

semblablement, ne pas en prendre conscience, dès lors que son propos est d'exposer la pensée d'Aristote, et non d'analyser les particularités de l'arabe ; pour des raisons symétriques et inverses, elle ne pouvait échapper à des grammairiens comme al-Ḥalīl et Sībawayhi. C'est vraisemblablement ce qui explique, non seulement le fait que ce dernier n'emploie les expressions *musnad* et *musnad 'ilay-hi* qu'en relation avec le thème et le propos de la phrase nominale, mais aussi quelques bizarreries de formulation qui m'ont longtemps intrigué dans ce chapitre. En effet, après avoir commencé par caractériser ces deux notions en disant : *mā lā yastaḡnī wāḥidun min-humā 'ani l-'āḥar [...]* Sībawayhi poursuit : *wa-min ḡālika l-ismu l-mubtada'u wa-l-mabnī 'alay-hi* (je souligne) : la construction partitive laisse entendre que la prédication thématique ne serait que l'une des réalisations possibles du schéma apport/support. Mais tout se passe comme si, parvenu à ce point, l'auteur du *Kitāb* reculait devant les conséquences qu'entraînerait la généralisation du schéma à la prédication verbale : soit désigner le verbe comme « apport », ce qui va à l'encontre de la logique sous-jacente à la métaphore (si on met l'apport avant le support, il tombe dans le vide), soit le désigner comme « support » et, du même coup, détacher complètement la métaphore de l'apport et du support de la notion même de rapport prédicatif qu'elle cherche précisément à articuler.

Sībawayhi, donc, s'en sort en éludant la question : il se borne à souligner que la phrase verbale présente la même relation d'interdépendance entre le verbe et le sujet que la phrase nominale entre le thème et le propos, et en reste là. Ce sera la tradition postérieure, on le sait, qui, moyennant un réajustement lexical, se donnera les moyens techniques d'analyser toute phrase, qu'elle soit thématique ou verbale, en termes de *musnad 'ilay-hi* (prédicande, cette fois-ci) et *musnad* (prédicat). Il y faudra d'ailleurs un certain temps : au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle encore, ils sont concurrencés par *muḥbar 'an-hu* et *ḥabar*, ou *muḥaddaṭ 'an-hu* et *ḥadīṭ*, qui, contrairement à *musnad 'ilay-hi* et *musnad*, ont l'avantage de

ne présenter aucune connotation syntaxique et de pouvoir exprimer la relation prédicative en elle-même, indépendamment de la structure formelle dans laquelle elle se réalise ; ce qui semblerait indiquer qu'à cette époque, la métaphore sous-jacente à *musnad* et *musnad 'ilay-hi* reste perçue, au moins partiellement.

Cela, bien entendu, soulève une nouvelle question : si l'hésitation de Sībawayhi ne lui permet pas d'utiliser les notions de « support » et d'« apport » pour articuler explicitement un modèle unique auquel pourraient se ramener les deux grands types de phrase, alors pourquoi s'est-il donné la peine de les évoquer à cet endroit du *Kitāb* ? La réponse, à mon sens, est à chercher dans la deuxième moitié du chapitre, là où Sībawayhi développe, avec beaucoup d'insistance, l'idée que la relation entre le support et l'apport (ces deux termes, soulignons-le, désignant ici les deux constituants d'une prédication thématique) est totalement indépendante du marquage casuel : *wa-mimmā yakūnu bi-manzilati l-ibtidā'i qawlu-ka kāna 'Abdu-llāhi munṭaliqan wa-layta 'Abda-llāhi munṭaliqun*. Plus encore, elle se maintient même lorsque l'apport et le support ne constituent pas le noyau prédicatif central de la phrase : [...] *wa-dālika 'anna-ka 'idā qulta 'Abdu-llāhi munṭaliqun 'in šī'ta 'adhalta ra'aytu 'alay-hi wa-qulta ra'aytu 'Abda-llāhi munṭaliqan 'aw marartu bi-'Abdi-llāhi munṭaliqan*. Comme il le fait dans de nombreux passages du *Kitāb*, Sībawayhi présente ici une sorte de famille d'énoncés illustrant tout à la fois la stabilité de la relation entre *'Abu-llāh* et *munṭaliq*, et la variété des constructions dans lesquelles elle peut se réaliser, tout en soulignant que la forme la plus simple, la plus prototypique en est, évidemment, la phrase nominale « standard », si l'on peut dire : *fa-l-ibtidā' 'awwalun kamā kāna l-wāḥidu 'awwala l-'adad*.

Or cette idée — qui, soit dit entre parenthèses, m'a toujours semblé l'une des plus fortes et les plus originales de Sībawayhi — ne peut guère être exprimée au moyen des catégories habituelles de la grammaire,

dans la mesure où celles-ci ne sont guère aptes à parler d'une relation transcendant totalement la distribution des marques casuelles. Telle est à mon sens l'une des raisons qui conduisent l'auteur du *Kitāb* à faire appel à une terminologie qui fait partie, à son époque, d'un fonds commun de représentations et de métaphores métalinguistiques partagé entre logiciens et grammairiens, et dont l'origine est probablement à chercher dans la tradition aristotélicienne. Mais, ce faisant, il leur donne une portée nouvelle : il ne s'agit plus ici, comme chez Ibn al-Muqaffa', de reformuler une analyse de la proposition simple, constituée en tout et pour tout d'un sujet et d'un verbe, ou, comme dans d'autres passages du *Kitāb* — qu'ils soient placés ou non sous l'autorité d'al-Ḥalīl —, d'opposer un noyau prédicatif central à ce qui n'en fait pas partie, mais bien au contraire de mettre en évidence le fait que, dans des données comme *ra'aytu 'Abda-llāhi munṭaliqan* ou *marartu bi-'Abdi-llāhi munṭaliqan*, la relation entre « apport » et « support » peut parfaitement exister lors même qu'elle ne se réalise pas comme noyau prédicatif.

### Notes

- 1 D'autant que Sībawayhi dispose d'autres moyens d'exprimer la relation binaire entre le thème et le propos de la phrase nominale, l'un des plus courants étant *al-ism al-'awwal* (ou *al-ism al-mubtada'*) / *al-mabnī 'alay-hi*.
- 2 L'un et l'autre sont mentionnés par A. Levin (1981).
- 3 Elle lui arrache un *sic!* après la première occurrence de *musnad* dans le fragment cité plus haut.
- 4 C'est ce que, dans des états postérieurs, la tradition grammaticale exprimera par l'opposition *'umad/faḍalāt*.
- 5 On notera que c'est aussi vrai lorsque le syntagme n'a pas le statut de nom propre ; le raisonnement, on l'a dit, est un peu difficile à suivre.
- 6 D'après la traduction de J. Tricot, p. 81.
- 7 V. Zimmermann (1972, p. 533).
- 8 Il faut noter à sa décharge que le travail en question date de 1971, époque où l'on avait les idées beaucoup moins claires sur l'évolution du lexique de la grammaire, et que, de surcroît, le manuscrit de Beyrouth sur lequel il se fonde (l'édition critique n'a été publiée qu'en 1978) donne manifestement une leçon fautive pour le passage mentionné ci-dessus : *wa-lā yakūnu [l-ḥarfū] 'illā maḥmūlan ḡayra musnadin 'ilay-hi*. Il s'agit à l'évidence d'une pseudo-correction tardive : *musnad 'ilay-hi* à cette époque signifie « ce qui est appuyé à lui » (i.e. au support), et jamais « ce à quoi on appuie qqc. »

### Bibliographie

- LEVIN A, 1981, « The grammatical terms *al-Musnad*, *al-Musnad 'ilayhi* and *al-Isnād* », *Journal of the American Oriental Society*, 101.2, p. 145-165.
- TROUPEAU G., 1981, « La logique d'Ibn al-Muqaffa' et les origines de la grammaire arabe », *Arabica*, n° XXVIII, p. 242-250. Repris dans TROUPEAU, 2002, *Études sur la grammaire et la lexicographie arabes*, Damas, IFEAD, p. 13-21.
- ZIMMERMANN F. W., 1972, « Some observations on al-Fārābī and Logical Tradition », in S. M. Stern, A. Hourani and V. Brown (eds.), *Islamic Philosophy and the Classical Tradition*, London, Cassirer, p. 517-546.